

Un cœur obstiné (2)

Don Luigi Giussani, *Le Sens Religieux, Chapitre VI - suite*

Négation pratique des questions

Si la première attitude affirme que les questions n'ont pas de sens, n'ont aucune signification intelligible, il s'agit maintenant d'une position purement existentielle, d'une conception vécue. Ces interrogations blessent, font mal : il faut alors organiser sa vie de telle façon qu'elles ne surgissent pas.

La première réaction., la plus courante - bien connue de tous, même de nous - est : « N'y pense pas! » Comme dans *Henri IV* de Shakespeare, quand Dora dit à Falstaff: « Oh! mon gracieux porcelet de la foire de saint Bartholomé, quand cesseras-tu de guerroyer le jour et de croiser le fer la nuit, afin de commencer à préparer ton vieux corps pour le ciel? », celui-ci répond : « Tais-toi, ma bonne Dora, ne parle pas comme une tête de mort, ne me rappelle pas ma fin. » Voici la plus grande sagesse de la plupart des gens.

Mais on découvre une autre réaction, par exemple dans une page de Brandys : la société crée des intérêts pour occulter celui, majeur, de la question essentielle, la question du sens. En vain. Alors la vie sociale est remplacée par l'alcool (ou, aujourd'hui, par la drogue).

« Dans les rues de notre ville, la foule avance sur de larges trottoirs, sous des édifices d'une hauteur incroyable. Sourdemment et doulou-

reusement inquiète, elle cherche à goûter le jour présent. Assoiffée d'excitations fortes, elle se déverse dans les cinémas, les stades, les cabarets. Le but social de l'existence ne lui suffit pas, bien qu'elle ait dû en reconnaître la logique, illustrée tous les jours par mille arguments. Généralement, ils la convainquent : la foule n'est pas formée de fous; elle a compris l'importance du travail dans sa vie, prend au sérieux l'effort organisé, ressent du respect pour l'énergie matérielle, source de succès futurs. Tout cela pourtant ne dissipe pas ses inquiétudes. Les principes et le but ne satisfont pas ses aspirations. Tourmentée par un désir confus, désirant oublier le programme de ses réalisations, la foule veut découvrir le goût de la vie afin de savourer le plaisir de l'existence. Elle n'est pas exigeante pour cela, elle prend ce qu'on lui donne. L'alcool est la garantie la plus sûre pour se réconcilier avec le présent, une bouteille d'un demi-litre contient le degré voulu d'irrationnel... »

Dans *La tempête* de Shakespeare, il est dit « Dans l'erreur, la fin dernière oublie les prémisses. » « Il faut construire une société plus juste, etc. », cela pourrait être un but ultime. Où réside l'erreur de la culture contemporaine ? Elle oublie les prémisses, qui sont dans la conscience de l'homme, dans l'homme qui crée ces questions dernières. Ces interrogations imprègnent nos rapports avec les enfants, les amis, les étrangers; elles imprègnent le travail, et l'alimentation; elles façonnent la manière de dire : « quelle belle journée aujourd'hui ! »; elles façonnent notre attitude face au problème social. L'intérêt de ce problème n'est même pas donné par sa logique propre, mais par cette urgence, cette passion ou cette soif de justice qui ne trouveront jamais rien à leur mesure, jamais.

Au début de l'époque des Beatniks, un de leurs slogans les plus connus était : « Nous devons partir. Mais où ? Je ne sais pas, mais il faut partir. » Agir, pour ne pas sentir, pour ne pas approfondir une inquiétude pourtant manifeste.

Cette attitude sceptique sous-tend l'irresponsabilité du plus grand nombre, parce que le scepticisme consiste toujours à éviter un engagement avec la totalité de la réalité. Dans un livre apocryphe de la Bible, le IV d'Esdras, on lit : « Quel avantage y a-t-il à ce qu'on nous



promette une espérance immortelle si nous sommes jetés ici dans le malheur ! »

« C'est pourquoi, ces interrogations dernières - en viendrait-il à conclure - oublions-les et employons-nous à vivre bien ici ! »

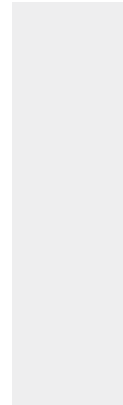
Mais l'aspect le plus noble, le plus accompli, le plus soutenable philosophiquement, unique alternative digne d'une vie sincèrement religieuse – c'est-à-dire soucieuse de ces interrogations, est l'idéal stoïcien de l'ataraxie de l'imperturbabilité. John Falstaff s'adonne à ferrailer, un autre à l'alcool, un autre à la drogue et un autre encore à la drogue du scepticisme; mais il y a aussi une position beaucoup plus complexe et habile : à ces questions, il n'est pas possible de répondre, donc il faut s'anesthésier à leur égard. Voici l'homme digne et sage qui s'exerce à la maîtrise de soi, et qui se construit un équilibre entièrement rationnel, imaginé et réalisé par lui; et cet équilibre le rend impassible, impavide devant tous les événements. C'est le plus haut idéal atteint par une conception non religieuse de l'homme, quelle que soit la philosophie qui le prône.

Mais cela devient l'idéal d'un grand nombre de littératures contemporaines. Je vous invite à lire la fin de L'adieu aux armes d'Hemingway : l'homme qui domine sa douleur pour la mort de sa femme, en s'en allant en sifflotant, c'est l'homme « raisonnable », maître de lui!

L'idéal de l'ataraxie, de l'imperturbabilité, même lorsqu'il est atteint par une maîtrise acharnée sur moi-même, est non seulement inadapté et illusoire, mais encore livré au hasard. Vous pouvez vous rendre imperturbable et inattaquable. Mais si vous n'avez pas l'esprit étriqué et si vous possédez une humanité puissante, cette construction - qui vous a demandé une réelle ascèse pendant des années, une réflexion philosophique et une suffisance acharnées - s'écrouler tôt ou tard au moindre souffle.

La réponse aux questions de la vie ne se trouve pas dans cette domination, dans cette maîtrise de soi. Les grillons qui se taisent un instant quand le petit monsieur Friedmann plonge pour se laisser noyer,

rappellent l'indifférence du « petit âne gris » de Devant San Guido de Carducci. Dans *Sous le regard des étoiles* de Cronin (ou dans le livre de Pascoli), on retrouve le symbole de la nature indifférente et insensible qui abandonne elle aussi l'homme à sa solitude totale lorsqu'il néglige, en quelque façon, l'attirance vers le mystère où l'entraînent autoritairement les questions dont son cœur est constitué. Et « les rires étouffés » des gens le long de la route semblables à l'indifférence inconsciente des grillons, dénoncent leur incompréhension et l'impénétrabilité du cœur du petit monsieur Friedmann, plein d'une soif tragique d'amour et de bonheur.





Pour la beauté...

Textes pour approfondir

Négation pratique des questions - 1

Lisons une poésie d'Evtouchenko; c'est un exemple d'ataraxie vécue réellement et ressentie esthétiquement.

Dans des tramways surchargés, en nous entassant ensemble, en jouant des coudes ensemble, ensemble nous perdons l'équilibre. Une même fatigue nous rend égaux.

Le métro parfois nous avale, le métro ensuite de sa bouche enfumée nous recrache. Dans des rues incertaines, au milieu de blancs tourbillons nous marchons, honunes à côté d'autres hommes.

Nos souffles se mêlent entre eux. Nos traces de pas se croisent et se confondent. Nous tirons de nos poches du tabac, nous miaulons quelques chansonnettes à la mode.

Lorsque nos coudes se heurtent, nous nous excusons - ou nous ne disons rien. La neige cingle nos visages tranquilles.

Nous échangeons, d'avares, de sourdes paroles.

Et c'est justement nous, nous tous, ici, tous ensemble nous sommes ce qu'à l'étranger on appelle Moscou.

Nous qui nous en allons avec nos sacs sous le bras, avec nos paquets et nos balluchons. C'est nous qui lançons dans le ciel des astronefs et qui troublons les coeurs et les esprits. Chacun pour soi, à travers nos Sadovye, Lebjazie, Trubnye, selon notre propre itinéraire et sans nous connaître nous, en nous effleurant nous allons...

Imperméabilité, aridité totale.

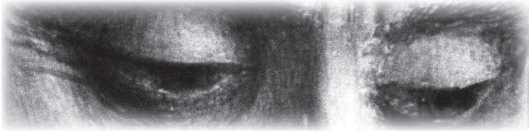
Dans la rubrique « l'Italie demande » de l'hebdomadaire Epoca, Augusto Guerriero insérait la question d'un lecteur et y répondait :

« Je m'adresse à vous comme à la seule personne qui puisse m'aider. En 1941, à dix-sept ans seulement, je pris au sérieux le slogan «fasciste parfait, livre et mousquet» et je laissai la maison et les études pour m'enrôler dans les Bataillons M. Je combattis en Grèce contre les partisans, je fus blessé puis capturé par les Allemands et envoyé chez eux comme prisonnier. Pendant ma captivité, j'attrapai la tuberculose. À mon retour de prison, je ne parlai à personne de ma maladie, même pas à mes proches. Cela parce que dans la mentalité courante, un tuberculeux, même s'il n'est pas contagieux (comme c'était mon cas), est quelqu'un à éviter, à plaindre, à approcher avec mille précautions, et seulement si on y est contraint. Et je ne voulais pas cela. Je savais que je n'étais pas dangereux et je désirais vivre comme tous les autres hommes, avec tous les autres hommes. Je repris mes études, j'obtins des diplômes et j'eus un petit emploi. J'ai vécu pendant des années sans souci, en oubliant souvent que j'avais été malade. Maintenant cependant, le mal progresse et je sens que je m'approche de ma fin. Chaque jour je me distrais en cherchant à vivre intensément. Mais, la nuit, je ne réussis pas à dormir, et à l'idée que bientôt je serai mort, je suis couvert de sueurs froides. Parfois je crois devenir fou. Si j'avais le réconfort de la foi, je pourrais me réfugier en elle, je trouverais la résignation nécessaire. Mais malheureusement, je l'ai perdue depuis longtemps. Et les trop nombreuses lectures qui me l'ont fait perdre ne m'ont pas donné en échange cette froideur, cette tranquillité qui permettent à certains d'affronter sereinement ce passage. En définitive, je suis resté dépouillé et désarmé... Et c'est pourquoi je me tourne vers vous. J'admire la sérénité qui transparait dans vos écrits, et je vous l'envie. Je suis certain qu'une de vos lettres m'apporterait un grand soulagement et me rendrait plus fort. Je vous prie de m'aider si vous le pouvez. »

Réponse.

« (...) Mais dites-moi : que puis-je faire pour vous ? Vous écrire une lettre ? A quoi peut vous servir une lettre ? je n'écris que sur la politique, et à quoi vous servirait-il que je le fasse pour vous ? Il faudrait vous parler d'autres choses et je n'écris jamais sur ces autres choses, je n'y pense même pas. Et c'est justement pour ne pas y penser que j'écris sur la politique et sur d'autres sujets qui, au fond, m'importent peu. Comme cela je réussis à m'oublier, ainsi que ma misère. Voilà le problème : trouver le moyen de s'oublier, soi et sa misère. »

Il n'est pas sage d'affirmer : « le jour, je me distrais, en cherchant à vivre intensément » ; la sagesse ne peut conseiller d'oublier. Affirme-t-elle qu'il faut vivre intensément, comme un homme, raisonnablement, en cherchant l'oubli ? Ce ne sont pas des attitudes adaptées à ce que nous sommes.



Négation pratique des questions - 3

L'idéal de l'ataraxie est inadapté et livré au hasard. C'est ce que m'a montré très fortement une des nouvelles du jeune Thomas Mann. Le grand génie exprime, bien sûr, la culture dominante, mais il ne peut pas éviter de faire transparaître l'inquiétude et l'incomplétude qu'elle renferme. Il s'agit du Petit monsieur Friedmann.

Le protagoniste était le quatrième fils d'une riche et noble famille d'une certaine ville allemande. Un accident à la naissance l'avait rendu difforme, la poitrine proéminente, bossu, la tête enfoncée, et dans un état de rachitisme avancé. La nature multiplia en lui les instincts de défense, si bien que cet individu employa inconsciemment toute son intelligence, sa force de volonté, à se construire un « modus vivendi » où les contrecoups de l'instinct, des attirances, des sollicitations ne pourraient le troubler. Il comprenait intuitivement qu'il ne pouvait pas s'accorder ce que les autres hommes se permettaient. C'est pourquoi il s'était habitué à se limiter. Il avait grandi dans une grande monotonie, mais d'une façon ordonnée et très équilibrée. En ville, les gens l'estimaient car on comprenait qu'il savait se gouverner avec intelligence. Ils ne l'aimaient pas, mais ils l'estimaient. La seule occupation à laquelle il s'était consacré, son unique hobby, pour ainsi dire, était le théâtre. Symboliquement, jamais acteur dans la vie, mais spectateur : en effet, l'idéal de cette ataraxie est de rester le plus possible spectateur devant l'agitation équivoque et dangereuse de l'existence. Mais une passion amoureuse absurde, absolument imprévisible et sans raison, a détruit en quelques jours, et même en un instant, cet équilibre si parfaitement dominé auparavant. Et toute l'énergie de l'ataraxie, toute l'intelligence et la force dont il s'était servi pour se construire, brisées d'un seul coup, ne peuvent plus que le réduire à se suicider.

